

Anthropologie et Sociétés



Denis FORTIN : Riches contre pauvres, deux poids, deux mesures ou De l'aide sociale aux plus démunis à l'assistance cachée pour les bien-nantis, Les Éditions Autogestionnaires, Québec, 1988, 233 p.

Claude Bariteau

Ordres juridiques et cultures
Volume 13, Number 1, 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015069ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/015069ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)
1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bariteau, C. (1989). Review of [Denis FORTIN : Riches contre pauvres, deux poids, deux mesures ou De l'aide sociale aux plus démunis à l'assistance cachée pour les bien-nantis, Les Éditions Autogestionnaires, Québec, 1988, 233 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 13 (1), 191–193. <https://doi.org/10.7202/015069ar>

La RUSIC I. *et al.*

1979 *La négociation d'un mode de vie.* Montréal : ssDcc Inc.

ROULAND N.

1978 *Les Inuit du Nouveau-Québec et la Convention de la Baie James.* Québec : Université Laval. Association Inuksiitiit Katimajit et Centre d'études nordiques.

SALISBURY R.

1986 *A Homeland for the Cree. Regional Development in James Bay, 1971-1981.* Kingston et Montréal : McGill-Queen's University Press.

François Trudel
Département d'anthropologie
Université Laval

Denis FORTIN : *Riches contre pauvres, deux poids, deux mesures ou De l'aide sociale aux plus démunis à l'assistance cachée pour les bien-nantis*, Les Éditions Autogestionnaires, Québec, 1988, 233 p.

Il n'est pas facile d'être à la fois proche et distant d'un objet d'étude aussi complexe que l'aide sociale. C'est un peu ce genre de défi qu'a tenté de relever Denis Fortin en se penchant sur les changements récents dans les politiques d'aide sociale en faveur des plus démunis et des bien-nantis, en utilisant surtout des articles de journalistes connus. Du coup, il a produit un effet de rapprochement qu'il a neutralisé en adoptant une grille de lecture qui, pour l'essentiel, renvoie aux courants critiques des années 70 nourris par une vision humaniste de justice et d'égalité.

Ainsi balisée, sa lecture des changements récents révèle que les plus nantis en tirent des avantages indus. C'est vraiment ce qui s'est passé à mon avis et il n'est pas sans intérêt de le rappeler en montrant que le régime public de l'aide sociale (la première partie du livre) a été freiné par des forces politiques qui ont multiplié les moyens pour canaliser des fonds publics vers les bien-nantis (la deuxième partie). Bien au contraire. Il s'agit là d'un renversement des acquis des années 60 et, en le pointant ainsi du doigt, l'auteur ne se trompe pas.

De fait, sur la trame de fond de ce livre, ceux et celles qui se situent à gauche et même au centre de l'échiquier politique ne sauraient être en désaccord même s'ils divergent sur la façon de la mettre en évidence. Personnellement, je suis de ceux-là. Aussi, vais-je m'attarder à certains points, en particulier l'organisation du livre, les données utilisées, la rigueur de l'argumentation et la grille de lecture pour clarifier mes réserves, non sans avoir signalé, au préalable, que ce livre est avant tout un outil d'éducation populaire et doit être reçu comme tel.

Denis Fortin œuvre depuis plusieurs années auprès de divers groupes populaires dont il partage autant les objectifs que les préoccupations de base. Militant et professeur à l'École de service social de l'université Laval, il préfère de beaucoup le travail de conscientisation à celui de l'analyse dite scientifique. Son livre témoigne de ses préférences comme de ses engagements. On y découvre sa volonté de mettre à nu les nouvelles règles

de redistribution de la richesse au Canada et au Québec. Pour des personnes qui n'ont guère de recul face aux événements, voilà un ouvrage qui cerne les tendances en cours et montre aussi comment les riches ne supportent guère les plus démunis puisque ce sont les contribuables moyens qui paient la note et participent, de plus, à l'enrichissement des nantis. En seront-ils davantage convaincus au terme de la lecture de cet ouvrage ? Personnellement, j'en doute.

Quand je repense aux deux principales parties de cet ouvrage, je ne puis m'empêcher de souhaiter une inversion qui aurait permis à l'auteur de démasquer d'abord l'assistance cachée avant de traiter des dernières péripéties du régime public de l'aide sociale. Si l'auteur avait procédé de la sorte, son exposé aurait probablement eu plus de « punch ». Chose certaine, il aurait été moins tenté, en présentant le régime caché, de faire constamment allusion à l'existence de « deux poids, deux mesures », ce qui l'aurait sûrement amené à être plus bavard sur ce fameux régime caché.

Cette première remarque débouche indirectement sur le type de données utilisées par l'auteur pour étayer sa démonstration. L'assistance sociale dont ont tiré avantage les mieux-nantis en 1986-87 se chiffrerait à 60 milliards de dollars dont plus de la moitié proviendrait de mesures fiscales qui les servent bien. En avançant ces chiffres, l'auteur n'arrive pas à cacher ses hésitations. Pour nous convaincre, il nous dit que des « personnes-ressources [...] consultées sur cette question partagent [...] son avis (p. 106) » sans nous dire qui sont ces personnes. Pire, il nous signale qu'il lui a été impossible de faire un tel calcul pour le Québec et nous invite à retenir le message percutant qui ressort : 60 milliards pour les bien-nantis et 8 milliards pour les démunis. Je veux bien me laisser ainsi persuader mais encore faut-il que je sois convaincu de la valeur des calculs de l'auteur. Sur ce point précis, Denis Fortin n'est guère loquace. Il invite à l'adhésion en nous disant qu'il ne *croit* pas « que le régime caché d'aide sociale, destiné aux mieux-nantis [...], est réductible à la somme des dépenses fiscales de l'État à leur endroit (p. 94) ». Aussi inclut-il, contrairement au Conseil national du bien-être social, des données qui créent de l'amplitude dans les chiffres sans démontrer la pertinence de sa démarche. Sans justifier en quelque sorte les fondements de son analyse.

De telles pratiques sont courantes dans des documents politiques. Peut-on se permettre d'agir de la même façon lorsqu'on cherche à « conscientiser » ? J'hésite à répondre par un « oui » car mes préférences vont vers la rigueur plutôt que l'évocation. Comme, dans ce livre, l'évocation est très abondante, je suis fréquemment demeuré sur mon appétit. Je demeure convaincu qu'il faut éviter un trop grand recours à ce procédé car le lecteur ne se sent pas respecté. Pas plus d'ailleurs lorsqu'on cherche à le convaincre en référant à des documents ou à des auteurs sans présenter en détail leur argumentation.

Il n'y a pas que des évocations et des allusions dans ce livre. L'auteur, à maints endroits, se livre à une analyse serrée et cite des données concluantes qui viennent confirmer ses thèses concernant l'écart grandissant entre les riches et les pauvres, le poids des coûts sociaux sur les épaules des contribuables et la concentration de la richesse. Au-delà de ces thèses, l'auteur tente toutefois de fournir une explication en ayant recours à diverses interprétations qu'il utilise à son gré comme s'il en avait confectionné une qui les intègre toutes. Or, il n'en est rien et les usages qu'il fait soulèvent plus d'interrogations qu'ils n'apportent de réponses. Par exemple, j'ai été très surpris de lire à la page 126 un paragraphe d'inspiration monétariste pour traiter du choc boursier d'octobre 1987 comme j'ai été étonné par les recours fréquents à la vision humaniste de Freire et par la grande facilité avec laquelle l'auteur reprend le discours des années 70 sur l'État. Pourtant, à la page 37, il présente une conception du changement social basée sur la lutte des classes, ce qui implique une vision plus complexe, à mon sens, que celle qu'il nous sert en conclusion en faisant des « spoliés de notre temps » les seuls porteurs d'humanité.

Dans ce va-et-vient, on ne peut pas échapper à une sensation de vertige. Certes, agir de la sorte avantage celui qui veut convaincre de la justesse de son point de vue dans la mesure où les divers regards utilisés laissent entrevoir inlassablement la même réalité. Mais cet avantage, fort habilement exploité dans les quatorze chapitres de ce livre, est porteur d'inconvénients majeurs dès que l'on pense en termes d'action. Denis Fortin n'y échappe pas à mon avis et c'est probablement ce qui l'amène à faire appel aux « spoliés de notre temps » pour changer le monde. À mon sens, à force de braquer l'attention sur la spoliation, il a été conduit à simplifier quelque peu le contexte social et à minimiser la complexité des rouages de la dynamique sociale de telle sorte qu'il lui est apparu pratiquement impossible de présenter une alternative autre qu'un appel à une levée de boucliers même si, en cours d'exposé, il a fait l'éloge de l'approche expérimentée en Norvège et qui n'est en aucune façon celle des « spoliés de notre temps ».

En m'attardant sur ces quatre points, il est fort probable que j'aie exagéré des détails secondaires dans un ouvrage de vulgarisation. Les universitaires pointilleux aiment s'adonner à ce genre d'exercice. Puisque j'en suis un, j'y suis porté. Non pas parce que le livre s'y prêtait. Surtout parce que j'ai un penchant peut-être trop prononcé en faveur des idées de fond que Denis Fortin cherche à transmettre. Aussi ai-je été tenté de lui signaler qu'il arriverait à convaincre davantage s'il resserrait sa présentation.

Tel quel, cet ouvrage demeure néanmoins un bon document de sensibilisation. Il contient beaucoup d'informations et expose clairement les enjeux. Si, à l'occasion, certaines phrases sont lourdes, le style demeure approprié et l'usage fréquent de sous-titres et de caractères gras contribue à attirer l'attention du lecteur sur des points précis, ce qui, sur le plan pédagogique, est un atout majeur.

*Claude Bariteau
Département d'anthropologie
Université Laval*

Serge BAHUCHET : *Les Pygmées Aka et la forêt centrafricaine*, Coll. « Ethnoscience n° 1 », SELAF, Paris, 1985, 638 p., biblio., index des noms scientifiques, lexique aka, tableaux, ill.

Je connais Serge Bahuchet depuis 12 ans et j'ai lu tous ses travaux antérieurs sur les Pygmées aka, dont il est sans doute le plus grand spécialiste en anthropologie sociale. Ce fort volume, basé sur sa thèse de doctorat, représente la synthèse de ses travaux de terrain réalisés entre 1972 et 1981, qui totalisent 60 semaines passées entièrement en forêt dans des campements pygmées, dont la majorité sont situés au nord du village de Kenga, en République centrafricaine.

Formé en sciences naturelles avant de passer à l'ethnologie, Bahuchet a entrepris originellement une stricte étude d'ethnozoologie avant d'étendre progressivement son champ d'intérêt à l'ensemble des « relations entre une société humaine et son environnement naturel » (p. 17). Il présente donc le résultat de ses travaux d'observation comme un « travail ethnographique et écologique ». Du côté de l'ethnographie, il se reconnaît plus particulièrement deux « maîtres à penser » : Marcel Mauss et André G. Haudricourt, auteur de la préface du volume. Du côté de l'écologie, il se réfère plus particulièrement à